

BADANI & ROUX-DORLUT

DES ORFÈVRES DE LA GRANDE ÉCHELLE

Née en 1946 et active pendant une cinquantaine d'années, l'agence de Daniel Badani et Pierre Roux-Dorlut est l'une des plus prolifiques de son époque. Sa production, répartie surtout en région parisienne, dans le Sud de la France et dans les ex-colonies africaines est autant marquée par son aspect « quantitatif » que par une exigence de qualité rarement démentie. Le duo, pénétré des utopies mais aussi des « appétits » de ces années d'après-guerre, apparaît comme emblématique des grands professionnels français de l'époque. Parmi son œuvre, le cas singulier du projet de la Tête du Pont-de-Sèvres, conçu et construit entre 1967 et le début des années 1980, marque de façon quasi allégorique la fin des Trente Glorieuses.

RÉFÉRENCE

Par Hubert Lempereur*

R É F É R E N C E BADANI ET ROUX-DORLUT

Daniel Badani (1914-2006) et Pierre Roux-Dorlut (1919-1995) se rencontrent pendant la guerre à l'atelier de l'École des Beaux-Arts qu'Eugène Beaudouin a reconstitué à Marseille. Beaudouin, qu'ils considèrent comme leur maître, représentera pour eux une figure tutélaire et bienveillante. Son influence, tout comme la proximité amicale d'un autre de ses fils spirituels, Fernand Pouillon, se mesure de façon nette à leurs débuts, mais aussi dans le reste de leur carrière. Badani et Roux-Dorlut ouvrent leur agence à Montpellier en 1946, année où le premier, brièvement inspecteur général adjoint de l'Urbanisme du Languedoc-Roussillon, démissionne de ses fonctions administratives pour choisir la carrière libérale. Il devient architecte en chef de la Reconstruction dans la zone Méditerranée, tandis que Roux-Dorlut occupe la même charge, en tant qu'adjoint pour le département de l'Hérault. Entre 1946 et 55, ils tiennent un atelier à l'École des Beaux-Arts de Montpellier. À partir de 1952, l'inscription régionale de leur réflexion est doublée d'une activité de grande ampleur en France et en Outre-mer, qui conduit au transfert de l'agence principale à Paris. L'équipe comptera jusqu'à 75 personnes, partagées entre Paris, Montpellier, et, durant les années 1950, Abidjan. Des bureaux ouvrent aussi à Nice et à Bône, en Algérie.

Malgré ce développement, une bonne part de l'intérêt de leur œuvre ultérieure découlera de la fidélité au modèle « méridional » initial. Comme Beaudouin ou Pouillon, Badani et Roux-Dorlut excellent à travailler l'architecture de la grande échelle, en constituant de sobres ensembles, bâtis sur la base d'une composition géométrique affirmée. La reconstruction du quai de la Consigne à Sète (1946-1950) rappelle à ce titre celle du Vieux-Port de Marseille, à la fois pour la franchise de son plan et pour sa capacité d'adaptation, avec l'insertion dans sa silhouette d'une chapelle conservée et de bâtiments existants remodelés. Selon leurs propres mots, Badani et Roux-Dorlut conçoivent leurs amples « unités résidentielles » à la manière des « Palais italiens », ménageant une vie intérieure protégée autour de jardins où pins parasols, palmiers, bassins et agencements « à l'échelle humaine » s'associent à un fin travail d'orientation et d'intégration topographique. De cette réflexion climatique et géographique témoignent leurs premières opérations niçoises, notamment les ensembles de logements sociaux de Saint-Maurice-Valon des fleurs et du quartier Las Planas, construits entre 1956 et 1966.

Leur « sens profond du milieu », suivant le précepte formulé dès 1934 par Marcel Lods avec qui Roux-Dorlut collabore à la Libération, est encore enrichi par le soin apporté à la

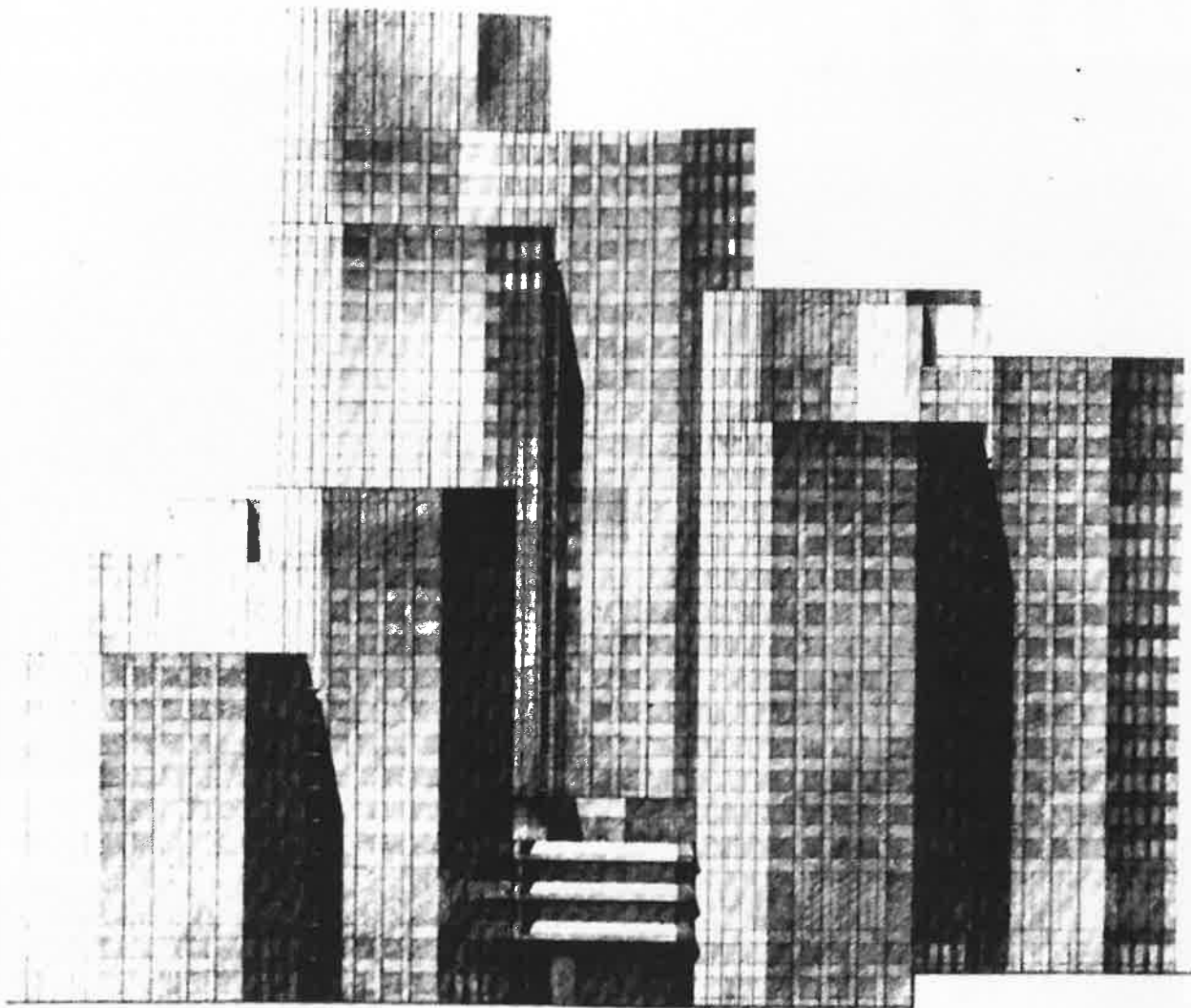


Pierre Roux-Dorlut et Daniel Badani vers 1957

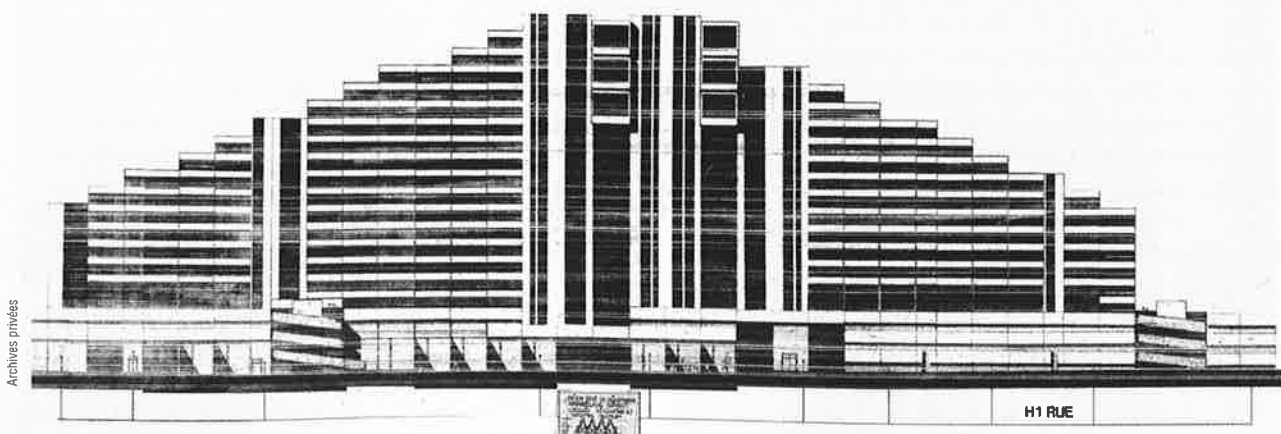
matérialité de leurs bâtiments. Ainsi, à Sète, les bétons bouchardés du quai de la Consigne incorporent du sable et une pierre concassée issus de carrières locales, arborant une teinte gris-rose typique, qui les fond dans le paysage urbain et littoral. Plus encore, Badani et Roux-Dorlut se distinguent par un recours fréquent à la pierre de taille, en particulier à Béziers avec le quartier de l'Iranget (1959-65) et surtout avec la cité scolaire de la Dullague, un des usages de la pierre les plus virtuoses d'après-guerre. À ces parois de forte inertie, répondent des façades légères dotées d'un délicat attirail de brise-soleils, ventelles ou claustras. L'attention portée à l'expression des dispositifs de confort climatique trouve justement à s'épanouir dans les années 1950, lors de leur intense activité en Afrique occidentale.

Une ingénierie d'auteur

Malgré une production immense, parfois taxée « d'affairisme », les opérations de Badani et Roux-Dorlut sont marquées du sceau de la diversité et de l'exigence. En 50 ans, ils n'ont jamais fait le même projet, et il est frappant de constater l'état généralement encore remarquable de leurs réalisations, en dépit parfois de décennies de non-entretien. Non par hasard, l'équipe collabore de façon continue avec les plus grands ingénieurs de son temps, Jean Prouvé, Serge Ketoff, Henri Trezzini ou encore Nicolas Esquillan, et souvent de façon très rapprochée avec certaines entreprises. De ce fait, il est intéressant de se pencher sur les détails constructifs de réalisations, marquantes tant pour le degré d'aboutissement de leur conception, que pour leur qualité d'usage. Tout au long de leur activité, Badani et Roux-Dorlut conçoivent des façades avec une adresse rare, incluant autant que nécessaire des dispositifs de protection visuelle ou solaire novateurs sans jamais alourdir la souplesse du dessin. Ils font partie des premiers expérimentateurs du mur-rideau d'après-guerre,



Tours de bureau de la Tête du Pont-de-Sèvres, dessin vers 1973



Archives privées

Élévation sud du bâtiment H1 des logements HLM du forum, Tête du Pont-de-Sèvres, 1978

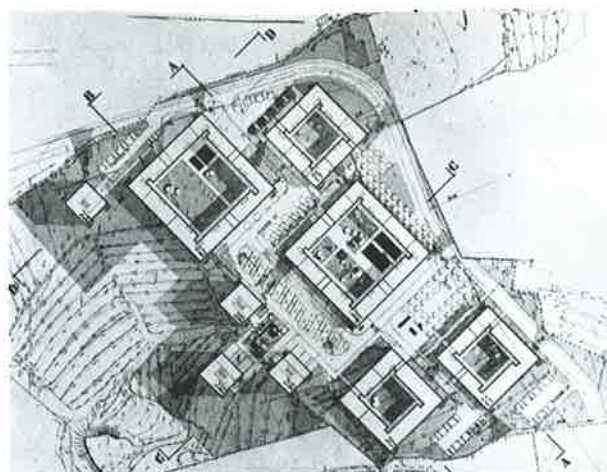
5

R É F É R E N C E

BADANI ET ROUX-DORLUT



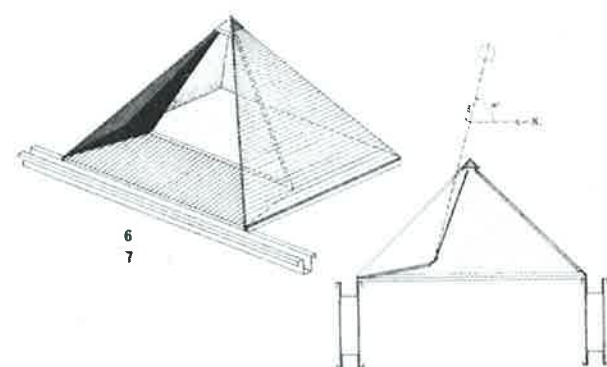
Logements sociaux de Nice Saint-Maurice, 1960



Plan-masse des logements sociaux de Nice Las Planas, 1961



Mur-rideau de la cité scolaire de la Dulague, Béziers, 1962



Pyradôme conçu avec Jean Prouvé pour la faculté des sciences de Constantine, publié dans *Techniques et architecture* en 1965

notamment au centre de recherche nucléaire de Marcoule, en 1954, et avec l'extension de la Fédération française du bâtiment en 1957, où, associés à Prouvé, ils prolongent le travail voisin de Pierre Gravereau et Raymond Lopez. Peu après, ils livrent le collège de Bagnols-sur-Cèze, dont la façade dérive du prototype Prouvé du concours d'agrément de 1947. Toujours avec Prouvé, ils mettent au point en 1959 pour la faculté des sciences de Constantine un dispositif de « pyradomes », éléments modulaires de couverture en acier de forme pyramidale, diffusant un éclairage zénithal optimisé, dans le contexte climatique algérien. Dans ce même projet, ils imaginent un système de claustra porteur en béton armé tout aussi original.

Une maîtrise industrielle

Au-delà de cette ingénierie d'auteur, ils accompagnent de nombreux programmes d'industrialisation du bâtiment, lancés en particulier dans le domaine de l'enseignement, en réponse au baby-boom puis aux rapatriements d'Algérie, à l'extension de l'obligation scolaire et à la massification de l'université. Après la commande d'« écoles industrialisées » dans le Vaucluse, le Var et l'Hérault (1954-57), l'équipe

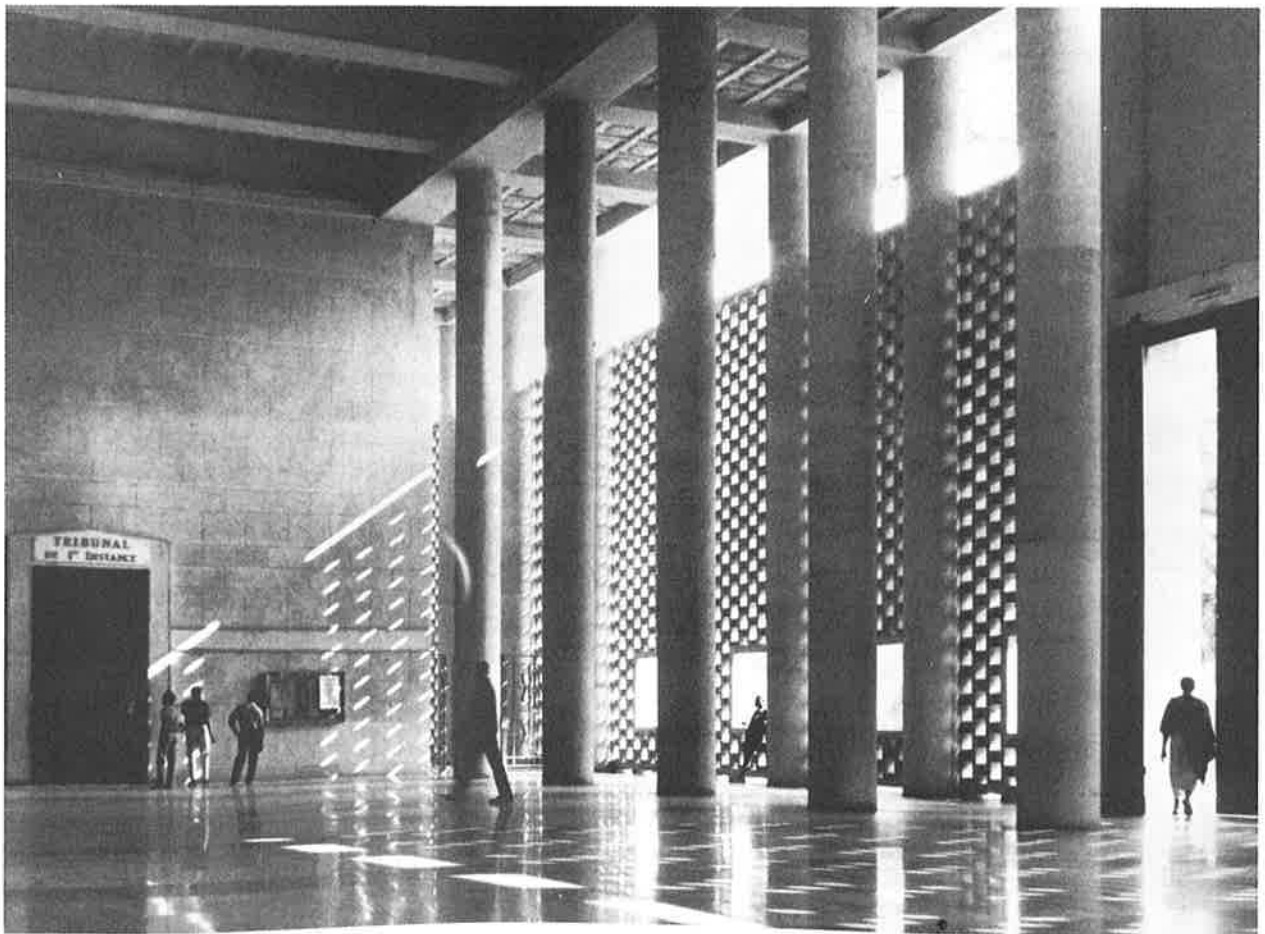
remporte avec l'ingénieur et industriel Raymond Camus un concours de collèges préfabriqués avec des cellules tridimensionnelles en acier, livrant deux prototypes à Gif-sur-Yvette et Mainvilliers en 1967. Enfin, dans le cadre issu du « programme industrialisé » de 1967, ils réalisent jusque tard dans les années 1970 pléthore de CES et d'IUT, suivant divers « procédés évolués » de préfabrication (Barets, Fillot, SAE, etc.). Si le spectre des collèges « Pailleron » n'est pas loin, ces expériences peuvent être rapprochées pour les meilleures d'entre elles du travail d'un Paul Chaslin et de GEEP Industrie en 1968 à l'université de Vincennes.

La taille de leur structure et leur maîtrise technologique leur assurent la commande de nombreux grands équipements, qui bénéficient d'une fortune critique considérable. On citera le Palais du Grand Conseil de l'Afrique Occidentale Française de 1952-56, à Dakar – devenu peu de temps après l'assemblée nationale du Sénégal –, mais aussi les sculpturaux monuments qui ont fondé l'identité de la ville nouvelle de Créteil entre 1968 et 75: préfecture, palais de justice, archives et services départementaux. Cette aisance se mesure davantage encore à travers les opérations d'ouvrages d'art qui ont émaillé leur carrière et qui nourrissent



EN HAUT. Façade en pierre de taille, cité scolaire de la Dullague, Béziers, 1962

EN BAS. Salle des pas perdus, palais de justice d'Abidjan, 1953



R É F É R E N C E BADANI ET ROUX-DORLUT



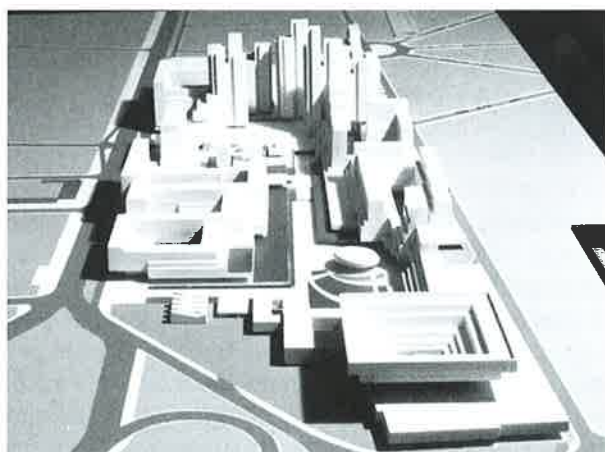
leur pratique architecturale plus courante. Ils se penchent en effet avec prédilection sur ces programmes, largement délaissés par leurs confrères, avec à leur actif plusieurs réalisations de quais et de ports (plage de Saint-Raphaël, port de La Rague, port Saint-Bernard à Paris) et, surtout, des ponts. L'équipe collabore ainsi avec Esquillan et l'entreprise Boussiron sur le pont Houphouët-Boigny (1955-57). Ce viaduc pionnier, en « tubes autoporteurs », conçu simultanément avec les édifices publics de la place Lapalud, dessine l'entrée nouvelle d'Abidjan et matérialise en grande partie le plan directeur de la capitale, dont l'équipe a la charge depuis 1947. Une situation monumentale que l'on retrouve pour le viaduc de Saint-Cloud (1972-74), où l'équipe, missionnée sur les ouvrages d'art de l'A13 et sur la Tête du tunnel de Saint-Cloud, propose un habile tablier de hauteur et de largeur constantes et de section trapézoïdale variable, qui rend limpide un tracé difficile.

L'échelle territoriale: la Tête du Pont-de-Sèvres

C'est avec le même type de réflexion territoriale que le duo se trouve engagé dans la ZAC du Pont-de-Sèvres. Le vaste site, qui occupe une position stratégique au sein de l'ouest parisien, se compose majoritairement de terrains ayant subi des bombardements et appartenant à la Régie nationale des usines Renault. Celle-ci souhaite s'en séparer dans des conditions financièrement intéressantes, sans pour autant s'engager dans une spéculation foncière. Des contacts, pris de 1964 à 66, conduisent l'office public d'HLM de la ville de Paris à accepter de porter une opération regroupant logements sociaux et en accession, locaux d'activité et toutes les « constructions nécessaires à la vie économique et sociale » de l'ensemble. Le dossier prend une dimension territoriale majeure avec l'entrée en jeu de Paul Delouvrier, délégué général au District de la Région de Paris, préfet de la Région parisienne et vice-président de la Direction à l'aménagement du territoire et à l'action régionale (DATAR) créée quelques années auparavant. Avec Jean Millier, directeur régional de l'Équipement, Delouvrier fait étendre le périmètre d'action de l'OPHLM aux terrains de l'ancien hôpital Ambroise Paré, sur lesquels était déjà prévu l'un des vastes « parkings de dissuasion » destinés à équiper les abords de Paris. Il impose l'intégration de ce parking dans le programme et incite à limiter les surfaces tertiaires, qui devraient selon lui être concentrées sur le proche quartier d'affaires naissant de La Défense, dont Millier prendra d'ailleurs bientôt la tête.

Fin janvier 1967, l'étude d'un des plus gros chantiers français de l'époque est confiée, à la hussarde, à Badani

DE HAUT EN BAS. Prototype national de construction multicellulaire appliqué à des CES, réalisé à Gif-sur-Yvette et Mainvilliers en 1967, avec Raymond Camus; IUT, quai Blériot, à Paris, réalisé avec le procédé Baretts, 1970; archives départementales du Val-de-Marne, à Créteil, 1974; viaduc de Saint-Cloud, 1974



et Roux-Dorlut. Le duo est proche de Millier, rencontré en Côte d'Ivoire alors qu'il était directeur des travaux publics. Badani est par ailleurs conseiller technique de Delouvrier. Le Conseil d'administration de l'OPHLM, malgré ses propres procédures de désignation d'architectes, est contraint d'accepter ce choix, au motif « qu'il s'agit là d'une opération très importante », qu'il n'est « pas possible de désigner un architecte quelconque », et que le nom de M. Badani a reçu l'agrément du District, de Renault et de la direction de l'urbanisme⁽¹⁾. François-Xavier Ortoli, ministre de l'Équipement, et Georges Gorse, ministre de l'Information, député des Hauts-de-Seine et futur maire de Boulogne-Billancourt, mettent tout leur poids politique pour lancer ce programme, qui comprend 1 900 logements, dont 1 500 HLM et ILN, 60 000 m² de bureaux, ainsi que 10 000 m² de surfaces d'activité.

Bien que situé à Boulogne-Billancourt, le projet est publié dans le numéro de juin-juillet 1968 de la revue *L'Architecture d'aujourd'hui* consacré au devenir de la capitale. Il vise en effet d'après la revue à « établir une unité urbaine qui échappe à la « parcellisation » et à marquer fortement de cette manière ce qui peut être considéré comme une des plus belles entrées de l'agglomération parisienne ». Son ambition urbanistique est explicitement porteuse d'une critique des grands ensembles d'habitation, dénonçant ceux-ci pour leur caractère isolé et plaidant en faveur de la planification régionale et de la déclinaison attentive de toutes les échelles, du territoire à la ville. Parallèlement, la revue

présente deux autres projets de Badani et Roux-Dorlut : le projet « Agora », porte d'Ivry, et une étude de stationnements souterrains dans le secteur du jardin des Tuileries. La Tête du Pont-de-Sèvres et le projet « Agora » ont beaucoup en commun, à commencer par un travail sur une entrée monumentale de Paris, basé sur une architecture de mégastucture pyramidale incluant un programme mixte. Mais aussi par leur emprise au sol, issue de terrains désindustrialisés : 9 ha pour la porte d'Ivry, 10 ha pour le Pont de Sèvres. Et enfin, par l'intégration d'immenses « parkings de dissuasion », marquant l'importance accordée à l'automobile – le parking du Pont-de-Sèvres est l'un des plus grands d'Europe à sa construction –, et simultanément la volonté de s'en abstraire en surface. De ce point de vue le projet de parking sous les Tuileries accompagnant une piétonisation partielle de la rue de Rivoli est emblématique.

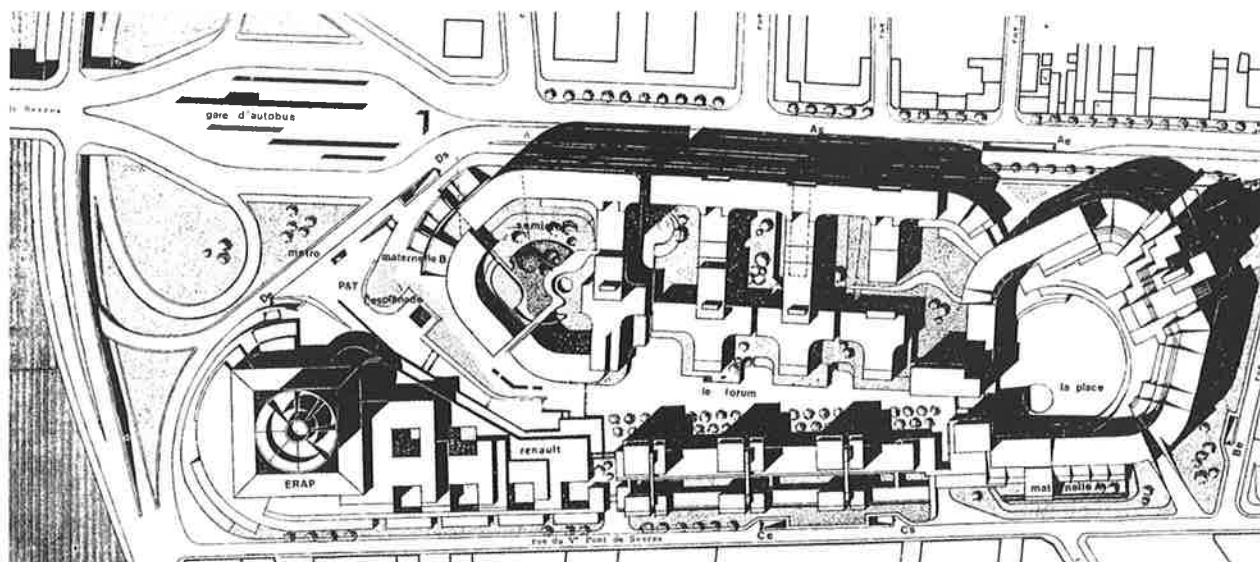
L'organisation des bâtiments de la Tête du Pont-de-Sèvres, en réseau autour d'une dalle innervant un centre commercial et des équipements publics et tertiaires, évoque le modèle de la ville nouvelle de Toulouse le Mirail de Candilis-Josic-Woods, achevée vers 1972. Badani et Roux-

EN HAUT. Chantier de la préfecture de Créteil, achevé en 1972

A GAUCHE. Projet « Agora », porte d'Ivry, 1968

A DROITE. Premier projet de la Tête du Pont-de-Sèvres, 1967

R É F É R E N C E BADANI ET ROUX-DORLUT



Dorlut ont justement, suivant le terme de l'époque, étudié le « schéma de structure » du Grand Toulouse en 1964, mais aussi de Champigny-sur-Marne en 1965, ainsi que, dans une veine proche, le plan directeur d'un complexe de 4000 logements à Corneilles-en-Parisis en 1968. Selon eux, le principe de ces opérations est « d'intégrer toutes les catégories sociales sans aucune ségrégation » tout en assurant le maximum de liaisons avec les quartiers voisins et avec les équipements de commerce et d'activité. Autrement dit, il s'agit de construire un authentique quartier, urbain et vivant. Les espaces majeurs arborent d'ailleurs les noms connotés de « forum » (ou d'« agora », pour le projet de porte d'Ivry) et de « place haute », dont les proportions font référence à la Piazza del campo de Sienne, grand lieu de sociabilité et de représentation urbaine. Dès les plans publiés en 1968, l'espace public est piétonnisé, avec force passerelles, passages et esplanades. Parmi les équipements de proximité figure la « salle polyvalente » servant de lieu multi-culte, très caractéristique de ces années où flexibilité et évolutivité sont les maîtres-mots.

La Tête du Pont-de-Sèvres s'inscrit dans les réflexions sur les modes de vie développées depuis les prémices de mai 1968 jusqu'au premier choc pétrolier. Le projet voit le jour dans le cadre d'une ZAC, dispositif mettant fin aux ZUP en 1967. Mais il s'agit d'une ZAC « de rénovation urbaine », de compétence ministérielle, un cadre centralisé qui relève encore de la vision planificatrice en action à la Libération. Aussi, s'il a en commun avec certaines ZUP son immensité, ce projet participe surtout de leur revisite critique par leurs acteurs eux-mêmes. Il répond à la disparition des barres de logement, initiée en 1971 avec la circulaire « tours et barres » d'Albin Chalandon, le « fossoyeur » des grands ensembles, qui signe, en tant que ministre de l'Équipement et du logement, le décret de la ZAC du Pont de Sèvres en novembre 1971.

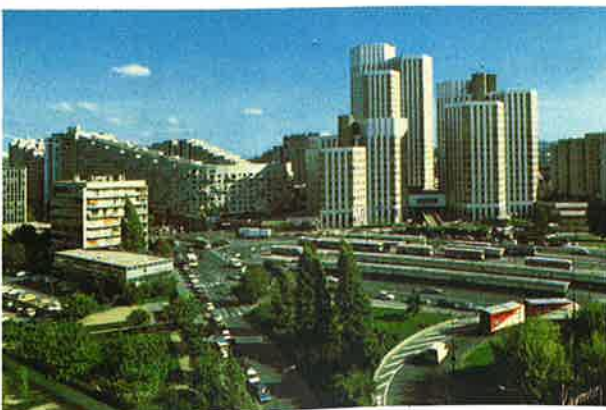
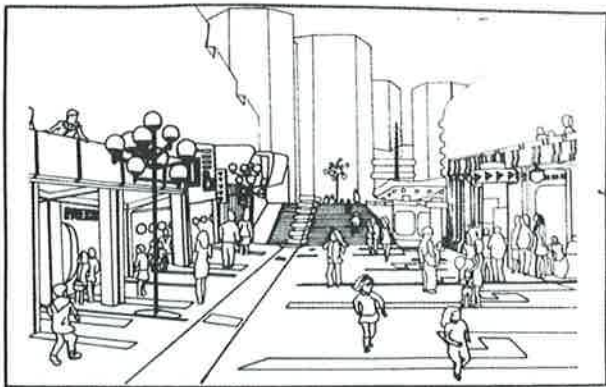
Dès les origines, la forte densité du programme se résout en des entités aux formes variées et marquées, destinées éga-

lement à atténuer l'effet de l'échelonnement des livraisons par tranches successives. Cette diversité s'enrichit en outre d'une certaine stratification, avec de nombreux ajustements dus au phasage du projet et aux vicissitudes de son financement dans le contexte de crise économique. Qui plus est, la surface à construire passe d'environ 150 000 m² initialement, à plus de 370 000 m² en 1972.

Au premier état du projet – une sorte de grand ensemble complexifié, avec des tours et des barres très pliés et fragmentés – succède la version publiée en 1968, qui s'approche de la version construite. De part et d'autre du forum, se trouvent alors des immeubles aux gabarits plus modestes que ceux qui seront réalisés, tandis que le bâti de grande hauteur est repoussé en limite nord du site, pour ouvrir celui-ci sur la Seine et sur l'étendue francilienne. Par la suite, progressivement, les immeubles vont s'enrouler, se fragmenter et s'échelonner en gradins, de façon à créer un paysage, suivant les exemples alors très commentés de la Villeneuve de Grenoble ou de La Grande Motte. Le journal municipal de novembre 1976 résume le projet: « Chaque élément de cette opération a une forme simple : arc de cercle, hexagone, anneau, croissant, pyramide. Ainsi, les différences de volumes et de hauteur vont créer un paysage urbain sur un terrain à l'origine absolument plat. » À partir de 1970, les immeubles du forum et de la place haute possèdent quasiment leur silhouette actuelle. Parmi les évolutions, des tours réapparaissent un temps en bordure de l'avenue du Général Leclerc, et

CL DESSUS. Plan-masse de la Tête du Pont-de-Sèvres, publié dans *L'architecture d'aujourd'hui* en juin 1968

PAGE DE DROITE, DE HAUT EN BAS. La Tête du Pont-de-Sèvres : croquis de l'espace piétonnier sur dalle du forum, 1977; maquette d'ensemble, 1973; chantier du bâtiment H1 des logements HLM du forum, janvier 1976; carte postale, vers 1980



Photos et documents archives privées

définitivement pour les prestigieux bureaux en front de Seine, dont les façades sont voulues très clinquantes.

En 1972, Pierre Vigneron, architecte de la Régie Renault, présent dès 1967 sur le projet de succursale, se voit confier la charge d'architecte d'opération des ILN de la place haute, d'une partie des immeubles en accession, de la grande surface commerciale, et de quelques équipements publics. Il interviendra également dans le suivi des chantiers de Badani et Roux-Dorlut. Les mises en œuvre profitent des dispositifs des derniers « grands ensembles » à la française : chemin de grue, préfabrication lourde pour les façades (procédé Maurin), coffrage tunnel pour les refends porteurs. Cependant, le rythme de livraison s'avère plus lent que celui connu au plus fort des Trente Glorieuses. En effet, les quelques démolitions nécessaires ont lieu à partir de 1973, et les expropriations, malgré l'appui des plus hauts niveaux de l'Etat, n'aboutissent que bien après 1975. À partir de 1975, les chantiers des bureaux d'abord, puis des HLM et des ILN sont lancés, pour être livrés entre 1976 et 78. Les parkings, revêtements extérieurs et équipements, ne sont achevés qu'en 1979 dans une version assez appauvrie par rapport aux premières intentions. Tout au long de la deuxième moitié des années 1970, les immeubles en accession le long de l'avenue du Général Leclerc, et l'hôtel en front de Seine, au financement délicat (future copropriété « trident ») connaissent des variations sensibles, pour ne s'achever qu'au début des années 1980. Badani et Roux-Dorlut complètent leur projet par une intervention sur les ponts et l'environnement routier du quartier, poursuivie jusqu'au milieu des années 1990.

La fin des Trente Glorieuses

Construite dans l'intervalle séparant les deux chocs pétroliers, la dalle du Pont-de-Sèvres relève d'un type de rénovation urbaine propre aux années 1970. Au moment où ils entament ce chantier, Badani et Roux-Dorlut ont déjà édifié plus de 10000 logements, dont le grand ensemble de Villiers-le-Bel (1957-64), un des premiers à totaliser plus de 1000 logements, très honorables du reste. Au sortir de cette expérience quantitative, la Tête du Pont-de-Sèvres représente autant une tentative de dépassement qu'un testament, même si le duo a encore quelques grosses opérations de logement en cours. Après une réalisation longue et conflictuelle, Badani juge l'expérience boulonnaise douloureuse, voire dénaturée, même si sa conception, qu'il compare lui-même à un « paquebot », portait en elle la marque de ses contradictions. Dès sa livraison, elle est l'objet de critiques dénonçant la rapacité de l'urbanisme moderne et la connivence de ses acteurs, publics comme privés. C'est à cette époque que le très libertaire film de Jacques Baratier, « La Ville-bidon », tourné en 1973 et sorti en 1976, montre justement, comme un symbole, la belle préfecture de Créteil de Badani et Roux-Dorlut, flambant neuve, entourée de terrains vagues livrés à la spéculation immobilière. À peine vingt ans après, le quartier rencontre des difficultés sécuritaires, les phénomènes communs aux zones

RÉFÉRENCE BADANI ET ROUX-DORLUT

dites « sensibles » s'accompagnant du traumatisme de la disparition de l'activité des usines Renault. Au sortir d'une première étude menée par Christian Devillers, des nouveaux accès à la dalle (rampe, passerelle), plus amples, sont réalisés. Ils laissent présager la fréquentation spectaculairement accrue des tours de bureaux hexagonales que Dominique Perrault s'apprête à transformer en « City-lights » métropolitaines. Quant à la requalification du socle du quartier, elle est désormais dévolue à l'Atelier du Pont. Son constat est cruel: « un espace public aveugle qui traverse (...) un épais socle de parkings en superstructure. Un cas d'école de l'urbanisme sur dalle. (...) L'envers de la ville, dans une image dégradée (...) [un] boyau insalubre »⁽²⁾. En dépit de sa mixité sociale et fonctionnelle pionnière, le quartier ne présenterait plus « une image harmonieuse et contemporaine de la ville mixte », et il ne serait pas « perméable à la ville » ni « propice au « passage », à la flânerie. » Bref, il sera taillé dans les 3 900 places de parking pour élargir le passage, la surface de boutiques, et donner visibilité aux équipements sur rue.

Les renouvellements du socle et du centre d'affaires seront complétés de la réhabilitation des logements sociaux du forum⁽³⁾, confiée à l'agence Eliet et Lehmann. En plus des interventions dans les logements et diverses greffes, les architectes entendent remettre à jour les qualités originales d'aspect des bâtiments. Les études et sondages ont conclu qu'une isolation extérieure n'était pas nécessaire pour faire rentrer l'opération dans le label « BBC réhabilitation ». Parallèlement, les recherches révèlent l'intervention pionnière de Jean-Pierre Aury, qui deviendra dans les années 1980 un des plasticiens-conseils en béton architectonique les plus réputés au monde, auteur des bétons du Grand Louvre et de la BNF. Ainsi, les panneaux préfabriqués en béton blanc incorporent des granulats de quartz, avec des nuances colorées évoquant la pierre. Un même effort transparait sur les éléments de béton cannelés du socle. Seuls les pignons des terrasses-gradins avaient fait l'objet d'un traitement plus pauvre, peut-être dans l'espoir que ces surfaces extérieures soient un jour attribuées aux logements. Les logiques de financement et de calcul des loyers ne le rendent pas davantage possible aujourd'hui: ces pignons sont donc dans le projet doublés de béton fibré, et les terrasses reçoivent des arbres en pot, qui rendront au moins à cette architecture-paysage la dignité qu'elle mérite à proximité de l'inclassable tour Horizon de Jean Nouvel, directement voisine.

1. Procès-verbal du bureau du conseil d'administration du 24 janvier 1967.
2. présentation du projet sur : <http://www.atelierdupont.fr>
3. Sur ce projet, cf l'article de C. Séron-Pierre, *AMC*, n°217, 3, pt. 2012, p.24.

* Hubert Lempereur, architecte et historien, prépare un ouvrage sur Badani et Roux-Dorlut, à paraître en 2014.



Photomontage de la réhabilitation des bâtiments H1 et H2, agence Eliet et Lehmann. À droite, la tour Horizon de J. Nouvel

BADANI ET ROUX-DORLUT EN QUELQUES RÉALISATIONS

1946-1950: reconstruction du front de mer, Sète

1948-1957: palais de justice, aéroport, place Lapalud, banque d'Afrique occidentale, institut français (...), Abidjan, Côte d'Ivoire

1951-1964: gare routière et hôpital général de Bouaké, Côte d'Ivoire

1952-1956: palais du Grand Conseil de l'Afrique Occidentale Française à Dakar, Sénégal

1953-1955: grand hôtel de Niamey, Niger

1954-1963: centres de recherche nucléaire de Marcoule et de Cadarache, avec Guy Lagneau et Michel Weill

1955-1957: pont Houphouët-Boigny à Abidjan, avec Lagneau-Weill et Nicolas Esquillan

1956: transmission de l'agence d'Abidjan à Michel Ducharme

1956-1966: quartiers Saint-Maurice - Vallon des fleurs et Las Planas, Nice (800 et 600 logements)

1957-1958: extension du siège de la fédération nationale du bâtiment à Paris

1957-1964: grand ensemble d'Adjamé, Abidjan (1 000 logements)

1957-1964: grand ensemble de Villiers-le-Bel (1 400 logements)

1959-1960: ville satellite d'Hippone la Royale, en Algérie

(30 000 logements, chantier interrompu)

1959-1965: quartiers de l'Iranget et de la Grangette, Béziers (1 000 logements)

1960-1976: quartier Saint-Augustin, Nice (3 500 logements)

1966-1967: prototypes de CES industrialisé, Gif-sur-Yvette et Mainvilliers, avec Raymond Camus, ingénieur - entrepreneur

1966-1976: rénovation du quartier de La Balance dans le centre historique d'Avignon

1967-1980: rénovation du quartier de la Tête du Pont-de-Sèvres, Boulogne-Billancourt

1968-1976: préfecture, archives départementales, services départementaux et palais de justice, Créteil

1969-1973: maison de l'agriculture, Montpellier

1971-1974: faculté des sciences, Clermont-Ferrand

1971-1975: tour Gambetta et résidence Leclerc, La Défense

1972-1978: viaduc et tête du tunnel de Saint-Cloud

1975-1983: port-Saint-Bernard et musée de sculpture en plein air, Paris

1975-1979: préfecture, Chartres

1975-1989: extension de l'hôpital Saint-Louis, Paris